

et, par un rapide et touchant retour sur la ville désolée, il s'écria : « Mais de quelle manière est tombée Rome, qui semblait autrefois la souveraine du monde? c'est ce que nous voyons de nos propres yeux : elle est frappée de mille façons par un inépuisable malheur, par le deuil de ses citoyens, l'oppression de ses ennemis, la multitude de ses ruines, de sorte que nous voyons accompli sur elle ce qu'Ézéchiel avait prophétisé sur Samarie.... Où est le sénat? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est éteinte en elle; et nous, en petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'épée nous presse, chaque jour d'interminables calamités fondent sur nous. Placez la chaudière vide sur les charbons ardents, dit le prophète.... Rome brûle maintenant comme une cité vide. Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons les monuments eux-mêmes écrasés par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? »

C'est là une peinture déjà bien lugubre de Rome; et que de maux l'attendent encore?... que d'incendies, d'inondations, de tremblements de terre, de troubles intérieurs? que de causes de misère et de deuil! Peu de villes ont autant souffert dans le moyen âge; et chacune des catastrophes qu'elle a traversées a contribué à lui donner ce caractère sévère et triste, visible encore à travers les embellissements qui la décorent sans la rajeunir. C'est là ce qui, pour nous, contemplateurs oisifs, produit un charme mélancolique dont nous ne nous rendons pas toujours compte; mais cette malheureuse ville a payé cher notre rêverie, et il a fallu, dans le passé, bien des désastres et bien des douleurs réelles

pour amener les élégies sentimentales de notre temps.

Voici un fragment d'une élégie du VIII^e siècle. L'anonyme auteur de ces vers montre quelque humiliation de l'assujettissement de Rome à ses nouveaux maîtres, et quelque jalousie contre la jeune capitale grecque, qui a détrôné la vieille capitale latine. On sent se remuer obscurément dans cette âme un reste de ferment païen et une rivalité envieuse de la Grèce. Enfin, une attaque assez énergique contre le gouvernement des successeurs de saint Pierre termine ce fragment.

« Rome, autrefois construite par de nobles patrons, maintenant soumise à des esclaves, tu te précipites tristement. Il y a longtemps que tes souverains t'ont abandonnée; ton nom et ta gloire ont passé aux Grecs; il ne t'est resté personne de ceux qui te gouvernaient glorieusement. Tes *ingénus* habitent les champs pélasgiques; une populace rassemblée des extrémités du monde, des esclaves d'esclaves, voilà aujourd'hui tes maîtres! La florissante Constantinople s'appelle la nouvelle Rome, et toi, vieille Rome, tes mœurs s'écroulent comme tes murailles;... ton empire a passé, mais tu as gardé ton orgueil. Le culte de l'or te domine trop. Tu as autrefois infligé aux saints, lorsqu'ils vivaient, un trépas cruel, et maintenant tu enseignes à trafiquer de leurs membres morts. »

Ainsi, dès cette époque, on opposait la Rome du passé à la Rome du présent. Des voix s'élevaient pour regretter l'époque de la gloire antique, et pour maudire l'abaissement moderne.

A ces regrets, à ces malédictions, se joignaient déjà d'amères invectives contre le commerce des reliques.

On conçoit l'union de ces sentiments; le culte et le deuil de l'antiquité nourrissaient la haine et le mépris de ce qui l'avait remplacée. Cette alliance du paganisme des souvenirs et de l'opposition frondeuse dirigée contre l'autorité chrétienne s'est plusieurs fois reproduite au moyen âge, et au xv^e siècle, siècle érudit et novateur à la fois, elle a aidé la réforme plus puissamment qu'on ne pense.

Nous la retrouvons même dans les vers élégiaques inspirés, vers le commencement du xii^e siècle, à Hildebert, évêque de Tours, par le spectacle de Rome après les dévastations de Guiscard.

« Rien n'est égal à toi, ô Rome! quoique tu ne sois presque rien qu'une ruine..... tes débris montrent ce que tu fus dans ton intégrité..... tes chefs prodiguèrent les trésors, le destin sa faveur, les artistes leur génie, le monde entier ses richesses, et elle est tombée, cette ville de laquelle, si je cherche à dire quelque chose qui soit digne d'elle, je dirai seulement : Elle fut Rome! Et cependant, ni la suite des années, ni la flamme, ni le glaive, n'ont pu entièrement abolir sa splendeur; il en reste trop, et trop en est tombé, pour qu'on puisse détruire ce qui est debout, ou relever ce qui est gisant. »

Jusqu'ici Hildebert exprime seulement une tendre commisération pour les ruines qu'il a devant les yeux et un noble respect pour la gloire ancienne de Rome. Mais voici ce qu'il ajoute, et ce qui pour un évêque est peut-être un peu plus extraordinaire : « Ici les dieux eux-mêmes admirent les formes des dieux, et ils voudraient ressembler aux traits que l'art leur a prêtés. La nature n'a pu créer des dieux égaux en beauté aux

images merveilleuses que l'homme a faites; ces dieux semblent respirer, *et on les honore plutôt pour le talent des artistes que pour leur propre divinité.* »

Dans ces vers où une expression malhabile s'efforce de rendre un sentiment profond, d'exprimer comme en tâtonnant l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art antique; dans ces vers n'est-il pas curieux de voir les dieux du paganisme, évoqués pour ainsi dire, et comparés, comme des êtres réels, à leurs propres images? Plus tard, quand nous rencontrerons ce culte de l'antiquité romaine, poussé jusqu'à la superstition, nous ne nous en scandaliserons pas trop, car nous nous rappellerons les paroles de l'évêque du xii^e siècle. De même, l'âpreté des sarcasmes des âges suivants contre le pouvoir des papes dépassera difficilement l'amertume de deux vers qui suivent ceux que nous venons de citer : « Heureuse ville si elle manquait de maîtres, ou s'il était honteux à ses maîtres de manquer de foi. »

Au moyen âge, on ne voyageait pas pour voyager; on n'allait pas à Rome pour admirer les antiquités, pour rêver sur les ruines; mais il y avait une classe d'hommes qui apportaient dans la ville apostolique une imagination ouverte aux impressions solennelles des lieux, avide surtout de légendes saintes, mais curieuse aussi de merveilles de tout genre. C'étaient les pèlerins.

Dans les premiers âges du christianisme, Jérusalem surtout fut le but sacré de ces pieux voyages. Déjà, au iv^e siècle, saint Grégoire de Nysse, dans une lettre fameuse, en relevait sévèrement l'abus, et prévenait les pèlerins et les pèlerines contre les dangers de plus d'un genre qui les attendaient sur le chemin, et jusque dans

les murs de la ville sainte. Dans les siècles suivants, quand Rome eut commencé à se constituer comme la tête et le cœur de la chrétienté, ce fut vers elle que se tournèrent les pèlerinages, surtout ceux des hommes de race germanique. Tout le Borgo, faubourg réuni plus tard à la ville par Sixte-Quint, était peuplé de Francs, de Saxons, de Frisons, que la dévotion attirait au tombeau de saint Pierre. Les noms de certaines rues, de certaines églises, attestent encore que là était la patrie des habitants de ce quartier. Bède nous apprend que les pèlerinages à Rome étaient très-fréquents en Angleterre au VII^e siècle. Loup de Ferrière, au IX^e, recommande à tous les évêques deux prêtres de son monastère, qui, poussés par un mouvement divin, avaient résolu d'aller à Rome prier sur le tombeau des apôtres. Il paraît que c'était la formule consacrée en parlant de ceux qui se décidaient à faire ce pèlerinage, car elle se reproduit plusieurs fois. De grands personnages donnaient l'exemple de cette dévotion aux monuments chrétiens de Rome. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome avaient célébré ce zèle « qui amenait dans la royale ville de Rome, au tombeau du pécheur, des empereurs, des consuls, des généraux d'armée. » Charlemagne, dit Éginhart, employa plusieurs jours à visiter les lieux saints; Knut le Grand, roi de Danemark et d'Angleterre, qui, féroce comme Clovis et politique comme Charlemagne, comprit comme tous deux le parti qu'il pouvait tirer de l'Eglise, s'achemina vers Rome du fond du Danemark; et, dans une lettre assez curieuse adressée à tout le peuple d'Angleterre, il s'exprime ainsi. « Je vous fais connaître que je suis allé récemment à Rome

prier pour la rédemption de mes péchés et pour le salut de mes peuples.... Il y a longtemps que j'avais fait vœu à Dieu d'entreprendre ce voyage; mais diverses circonstances m'en avaient empêché jusqu'à ce jour. Maintenant je rends de très-humbles actions de grâce à mon Dieu tout-puissant, de ce qu'il m'a accordé de pouvoir visiter dans ma vie, et, selon mon désir, vénérer et adorer en réalité (*presentialiter*) Saint-Pierre, Saint-Paul et tous les lieux saints, qui sont dans les murs et hors les murs de la ville. » Le rusé Scandinave avait eu d'autres intentions, en allant à Rome, que de visiter les tombeaux et les églises. Cependant on ne peut croire qu'il ait été insensible aux émotions du pèlerin. L'énergie barbare des expressions qu'il emploie rend assez bien ce que ces hommes rudes et simples devaient éprouver en voyant, en touchant ces lieux réellement présents (*presentialiter*), et le soin de notifier à tout un peuple un semblable voyage prouve l'importance que de son temps on y attachait.

Si on veut se faire une idée du sentiment dont Rome affectait ces pèlerins, et dont ils ne nous ont pas conservé l'expression, on n'a qu'à se les figurer marchant par bandes dans les rues solitaires de Rome, et chantant ce cantique dont Niebuhr a déterré une strophe dans la poussière du Vatican. « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lis des vierges, nous te saluons, nous te bénissons à travers tous les siècles, à jamais ! »

Cette strophe a, dans l'original latin, un caractère attendrissant, qu'elle doit à ses consonnances en *a* et à

une certaine douceur plaintive d'expression, unissant la gravité de l'hymne à la langueur de l'épigramme.

Aujourd'hui l'étranger a, pour s'orienter dans Rome, les indications du valet de place qui a hérité du nom de Cicéron; pour les pèlerins du moyen âge, il y avait aussi des secours de ce genre; il y avait très-probablement des *ciceroni* populaires qui expliquaient à leur manière les monuments et les ruines. S'ils savaient rarement la véritable origine et le véritable nom d'un édifice, ils avaient cela de commun avec un grand nombre de leurs successeurs, et même avec certains antiquaires respectables; les légendes qu'ils racontaient n'étaient pas beaucoup plus fabuleuses que bien des systèmes, et elles étaient plus divertissantes et plus poétiques; de la tradition orale, elles passaient dans les recueils qui servaient de guides, d'itinéraires aux pèlerins, et qui nous sont parvenus sous le titre de *Merveilles de Rome* (MIRABILIA URBS ROMÆ). Une classe nombreuse de livres portait ce nom (MIRABILIA) au moyen âge; il y avait les *Merveilles de l'Orient*, les *Merveilles de l'Irlande*, les *Merveilles du monde*. Tout ce qu'on pouvait apprendre des contrées lointaines et peu connues apparaissait sous un jour merveilleux; on ne savait le monde que par ouï-dire, on le rêvait peuplé de prodiges. A cette époque d'ignorance et d'imagination, la géographie était une poésie, et les voyages ressemblaient à des contes de fées ou à des romans; bien plus, les voyages et les romans se prêtaient mutuellement les trésors de leurs fictions. Ainsi cette masse d'imagination extravagantes sur l'Inde, que les récits mensongers des Grecs et les rêveries orientales ont concouru à

former, se trouve à la fois dans le roman d'*Alexandre* et dans les voyages de Mandeville; le voyage de Benjamin de Tudèle est aussi enflé de beaucoup de traditions fabuleuses sur la Rome du moyen âge.

Dans les *Merveilles de Rome* que Mabillon a publiées, il se rencontre, chose remarquable, peu de légendes chrétiennes: ce sont les antiquités profanes qui jouent le principal rôle: seulement elles sont présentées sans méthode, et entremêlées d'anecdotes étranges. On croit, en lisant ce curieux petit livre, entendre quelques-uns de ces *ciceroni* populaires dont j'ai parlé, quelque moine d'une ignorance bien profonde et bien assurée, expliquer les antiquités romaines aux pèlerins ébahis et encore plus ignorants que leur guide. Les noms sont appliqués à tort et à travers aux lieux et aux monuments; l'Aventin est pris tantôt pour le Quirinal et tantôt pour le Janicule; les thermes de Caracalla s'appellent le cirque de Vespasien et de Titus, par une confusion évidente avec le Colisée; le théâtre de Marcellus est devenu le théâtre d'Antonin: mais ce qui est plus curieux, ce sont les légendes qu'on raconte à propos de divers édifices dont on indique l'emplacement ou les ruines.

Quelquefois on cherchait à rattacher les monuments païens ou leur souvenir à l'avènement du christianisme; ainsi on disait que Romulus avait placé dans son temple sa propre statue en or, et qu'il avait dit: « Cette statue tombera quand une vierge aura enfanté. » A la naissance du Christ, la statue était tombée. Ici on reconnaît une autre version de la prophétie de l'avènement du Christ adressée à Auguste par la sibylle, et de cette

opinion, qui n'a cessé d'être reproduite depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au xvii^e : à savoir, que l'antiquité païenne avait pressenti et prédit le rédempteur du monde. De là, les sibylles citées à côté des prophètes dans les écrivains ecclésiastiques, dans Lactance, par exemple; de là ce fameux vers de l'hymne des morts,

Teste David cum sibyllâ,

et Michel-Ange peignant alternativement un prophète et une sibylle au plafond de la chapelle Sixtine. Ou bien on cherchait pour des débris antiques une interprétation chrétienne. Ainsi fit-on pour les deux colosses et les deux chevaux qu'on voit sur la place du Quirinal, à laquelle ils ont donné son nom (*Monte Cavallo*). Ces colosses, qui représentent probablement Castor et Pollux, portent sur leur base les noms de Phidias et de Praxitèle. Les deux noms ont été mis là fort témérairement pour indiquer les sculpteurs auxquels on attribuait ces statues; mais au temps des *Mirabilia*, on ne savait ce qu'étaient Phidias et Praxitèle, et voici l'explication que l'imagination légendaire avait inventée pour rendre compte des deux colosses, de ces noms, et d'une autre statue assise et entourée de serpents qui était placée à leurs pieds, ayant une conque de marbre devant elle.

Phidias et Praxitèle étaient deux philosophes, venus à Rome sous Tibère, et noyés par son ordre; un pape leur avait fait élever des statues après leur mort. Mais cette explication historique, toute satisfaisante qu'elle fût, ne suffisait pas à l'archéologie populaire; il lui fallait aussi, comme à la docte archéologie de notre temps, une ex-

plication symbolique. Voici celle dont on s'avisa : Les chevaux qui foulent la terre sont les puissances du siècle. Il viendra un prince des puissances qui montera les chevaux mythiques. Les bras élevés, les doigts repliés des deux philosophes font voir qu'ils comptent tout ce qui a été et qui sera. Ils sont nus, parce que la science humaine est nue et sans voile. Le femme assise à leurs pieds, c'est l'Eglise; les serpents dont elle est entourée, ce sont les saints volumes (*volumina*). La conque de marbre qui est devant elle est la cuve baptismale. C'est ainsi qu'on interprétait les monuments de Rome au xii^e siècle. Cela est décourageant pour certain symbolisme de nos jours; il ne fera jamais mieux.

La plus belle légende du recueil est celle qui concerne le Capitole. Je vais traduire exactement :

« Le Capitole est le lieu où s'assemblaient les sénateurs et les consuls pour gouverner la ville et le monde. Il était couvert de remparts élevés et solides, d'édifices revêtus d'or et de cristal, et de lambris merveilleusement travaillés. Au-dessous de la citadelle s'élevait le palais, qui était d'or en grande partie et orné de pierres précieuses, et on disait qu'il valait le tiers du monde.... Là étaient autant de statues qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune avait une cloche suspendue à son cou; et elles avaient été disposées par un art magique, de telle sorte que dès qu'une contrée de l'empire romain s'était révoltée, aussitôt l'image de cette province se tournait de ce côté, et la cloche suspendue à son cou sonnait.... »

Je ne sais, mais malgré son côté puéril et quasi grotesque, je suis singulièrement frappé de cette énergique

légende. Que pouvait inventer de mieux le moyen âge pour exprimer selon ses mœurs l'idée qui lui restait confusément de la puissance romaine, présente à toutes les parties de l'univers? De même qu'à l'approche de l'ennemi, on sonnait la cloche du château ou de la commune, de même, sitôt qu'une des extrémités du monde remuait, le beffroi magique du Capitole sonnait le glas d'alarme.

Le plus grand résultat et la plus imposante manifestation de l'esprit de pèlerinage, ce fut le jubilé. Benoît VIII imagina d'organiser en grand cette branche de dévotion populaire, et le concours de l'an 1300 dépassa ses espérances. Nous avons pu voir de nos jours, cinq cent vingt-cinq ans après le jubilé de Boniface, le jubilé de Léon XII. Quoique la suprématie morale de Rome ait reçu, depuis ce temps, des atteintes bien profondes; quoique la défiance des gouvernements s'unit à la tiédeur des peuples pour diminuer le nombre des pèlerins, il s'en est trouvé dix mille à Rome, en 1825, et pendant trois jours, cette multitude a été nourrie et logée par le saint-père. Mais en 1300 ce fut bien autre chose: l'Europe entière était à Rome; et dans cette foule immense, il y avait un homme qui devait éterniser la mémoire de ce grand spectacle en le rattachant au spectacle encore plus merveilleux de sa vision. Dante a daté son voyage dans le monde invisible de l'année du jubilé, et il s'est souvenu dans son *Enfer* de ces files innombrables de pèlerins qui allaient et venaient le long du pont d'Adrien durant cette solennité. C'est, du reste, si l'on excepte les beaux vers sur le paysan qui s'ébahit dans l'église de Saint-Jean de Latran, le seul

passage où Dante, qui a mis dans son poème tant d'impressions personnelles reçues des diverses contrées où il a erré, ait parlé de celles que la vue de Rome avait pu faire naître en lui. Rome, dont il avait tant à se plaindre, a été punie; elle n'a inspiré au poète aucun de ses grands traits pittoresques dont il a été prodigue pour immortaliser les lieux qu'il aimait. Une *terzine* de Dante eût peint la désolation majestueuse de Rome comme on ne la peindra jamais; mais cette *terzine*, il ne l'a point écrite, et quand il a parlé de Rome, ce n'a été que pour la flétrir; quand il l'a personnifiée, il en a fait la grande prostituée que flagelle son brutal amant. Dante, catholique sincère, mais politique dépité, n'a éprouvé qu'un sentiment pour Rome: ce sentiment hostile et moqueur qui remplit nos fabliaux du moyen âge, d'où il a passé dans Boccace et Chaucer. Dante aussi a des invectives railleuses et quelquefois bouffonnes contre l'Eglise romaine. Alors il se rattache à toute cette lignée satirique dont je parlais tout à l'heure, car le burlesque n'était pas étranger à ce grave génie; le burlesque se cachait çà et là dans les recoins de son œuvre sublime, comme se cache et grimace plus d'une figure grotesque ou monstrueuse dans les angles d'une cathédrale gothique. Dante est un représentant trop complet du moyen âge pour que le gros rire de cette époque ne retentisse pas jusque dans le ciel du poète et parmi les ineffables harmonies. Quand, par exemple, il interrompt son extatique contemplation du paradis pour adresser aux cardinaux ces moqueries plus énergiques que relevées: « Ils étendent leurs manteaux sur leurs palefrois, de sorte que deux bêtes marchent sous la même peau, »

ne semble-t-il pas se faire l'écho de ces conteurs malins, esprits forts d'un siècle dévot, enfants perdus de la satire, sentinelles avancées de la réforme, à qui Rome inspirait de vives censures, surtout lorsqu'ils avaient été témoins de sa corruption? Guyot de Provins, dans sa *Bible* satirique, où il attaque toutes les conditions en commençant par l'apostoile (le pape), a placé des vers contre Rome qui sont d'une grande vigueur. Quelques détails portent à croire que, dans sa vie vagabonde, le moine champenois avait visité la cité papale; on sait qu'il était allé jusqu'en Grèce. A l'emportement de ses injures, il semble ne pas parler par ouï-dire :

Rome nous suce et nous englot (engloutit).
Rome détruit et occit tot (tout).
Rome est le nid de la malice
D'où sourdent (décolent) tous les mauvais vices.
C'est un vivier plein de vermine.

Bien plus, un pieux narrateur de légendes suspend le récit plein d'onction d'un miracle de sainte Léocadie pour s'écrier :

Tout le mont Rome mâche et ronge.
Rome mâche et ronge tout le monde.

On se souvient de cette plaisante nouvelle de Boccace, où un juif, pressé de se convertir, veut voir Rome avant de se décider. Grande est l'inquiétude de l'ami qui l'exhortait à changer de foi; quel effet produira sur lui le spectacle de la dissolution romaine?... Mais le juif revient fermement convaincu de la vérité de la religion chrétienne : « Il faut bien, dit-il, que Dieu se

mêle de la soutenir pour qu'elle subsiste malgré tout ce que les hommes font pour la déshonorer. »

On ne pouvait représenter d'une manière plus vive, et par une plus sanglante ironie, le scandale de la corruption romaine, et le danger où le spectacle de cette corruption mettait les croyances. La conversion du juif, ainsi motivée, faisait pressentir la séparation de la moitié de l'Europe; bien avant que Luther eût commencé à son insu cette séparation en attaquant les indulgences, Chaucer, l'ami et le complice de l'hérésiarque Wiclef, leur avait porté de rudes coups dans la personne du *pardoner* (indulgencier), l'un des personnages grotesques des *Contes de Canterbury*.

Le *pardoner* vient de Rome, tout chargé d'indulgences et portant dans sa valise grande provision de reliques, au nombre desquelles se trouvent un morceau de la robe de la sainte Vierge et un lambeau de la voile du bateau de saint Pierre, pauvre nef que l'on commençait alors à dépecer. Ce personnage, dont les anciens manuscrits offrent la représentation figurée, paraît fréquemment dans les moralités dramatiques, autre forme de la satire au moyen âge; c'est un type du pèlerin venant de Rome, telle que la malice populaire l'avait souvent observé. Enfin, dans la grande épopée satirique dont le Renard est le héros, le voyage de Rome est parodié comme les tournois de la chevalerie, les cérémonies de la religion, l'autorité de la justice féodale, comme la société de ce temps tout entière. Renard échappe à la potence, que ses méfaits lui avaient bien méritée, en alléguant un vœu qu'il a fait d'aller à Rome; mais avant de partir il trouve moyen

de se faire tailler, pour son pèlerinage, des sandales et un capuchon dans la peau de ses ennemis.

Après avoir dit un mot de la Rome des pèlerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des *charges* moqueuses que traçait la malignité contemporaine.

RENAISSANCE

(1400-1600.)

Pétrarque.—Le Pogge.—Physionomie de la Rome du xvie siècle.—Luther à Rome.—Rabelais.—Montaigne.—Les deux Romes de J. Dubellay.—Épîtres de l'Arioste.—Lettres du Tasse.

J'arrive à l'époque où l'antiquité reparaît au jour et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette dévotion nouvelle : aussi, l'admiration de ses débris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier de ces hommes à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspirera pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Pétrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de